

CHANT NOIR AILES D'OR

NOÉMIE WIOREK



Illustré par Myst-A



La diversité
dans la fiction

AVERTISSEMENT RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

– Principaux : amatonormativité, acephobie et arophobie systémiques, mariage forcé, trouble de stress post-traumatique, violences familiales.

– Ponctuels : agression physique et verbale, acephobie et arophobie intériorisée, discrimination, guerre, harcèlement physique et moral, harcèlement sexuel, mutilation, spécisme, validisme, violence physique, xénophobie.

– Mentions : agression sexuelle, viol.

– △ Éléments clés de l'intrigue ponctuels :

manipulation, soumission chimique.

NOTE DE LA MAISON D'ÉDITION

L'asexualité désigne le fait de ressentir peu ou pas d'attirance sexuelle. Sur ce spectre, le rapport au sexe varie selon les personnes. Certaines sont « *sex-favorable* », c'est-à-dire enclines au sexe, qui peut leur être agréable. D'autres, comme Luol, sont « *sex-repulsed* », c'est-à-dire dégoutées par le sexe, parfois au point qu'y songer les angoisse.

Sur le spectre asexuel, on trouve l'étiquette « graysexuel ». La graysexualité concerne les personnes éprouvant de l'attirance sexuelle dans certaines conditions seulement, ou durant certaines périodes. C'est le cas d'Arden, qui, de ce fait, n'a pas les mêmes ressentis que Luol et a plus de mal à se définir.



Chapitre I

Tout autour de Luol, cela pépiait, gazouillait, caquetait, roucoulait sans discontinuer, dans une excitation qui irritait ses nerfs déjà éprouvés par le voyage. Trop de joie, trop de voix et trop de plumes qui le frôlaient, surtout par mégarde, pour un être qui se drapait dans la solitude comme dans une pelisse élimée. Heureusement, le crépuscule tombait doucement sur la ville et tassait peu à peu l'agitation : les rues se vidaient, les boutiques fermaient les unes après les autres.

Luol devinait bien à quoi il ressemblait dans les pupilles acérées des

derniers passants : un petit gabarit, étranger et étrange de bien des manières, sombre des cheveux jusqu'au bout des ailes, mais d'une pâleur typique des Bru-meuses – héritage de millénaires à survivre dans la boue et le brouillard. Son apparence était loin de correspondre à l'image que ses semblables se faisaient de sa caste : celle des Chanteurs.

Riche idée, décidément, de venir ici, à Chênaie. Ses ailes se plaquaient contre son dos par réflexe, agitées par le besoin instinctif de s'enrouler autour de lui. Il croisa les bras. Il aurait largement préféré achever son voyage en volant, malgré la fatigue, mais les convenances en ville voulaient que les avins privilégient la marche pour éviter de malheureux accidents en s'élançant de n'importe où. Certains flânaient toutefois sur les toits, chantant et trinquant devant le ciel rougissant.

Chênaie, oui. Un frisson le parcourut, étranger à la fraîcheur nocturne soufflée par le crépuscule. Il pouvait revoir le

nom de la cité inscrit sur sa missive, dans une écriture élégante. Celui-ci résonnait au-delà de l'encre du papier. Luol pensait l'avoir oublié. Mieux : enterré, plus efficacement que les cadavres de certains confrères durant la guerre.

Toute en verticalité et frustration, Chênaie restait une ancienne ville, fièrement construite à la fin des grandes migrations. Pourtant, elle paraissait s'être affaissée depuis sa dernière visite. Elle ressemblait toujours à un amoncèlement étrange, écrasant durement une colline pour s'élancer dans le ciel et n'ayant rien à envier à l'empilement négligent d'un marchand de boîtes à musique pressé de vider son stock. Plus jeune, Luol s'était émerveillé face à une telle structure, lui qui venait d'un petit village perché. À présent, ses pas résonnaient sans familiarité sur le sol pavé. Le monde avait continué sans lui, et la ville n'était plus la même, indubitablement. Les rues ne correspondaient plus à ses souvenirs ; même l'automne désertait

l'endroit. Il ignorait s'il s'en trouvait rassuré ou déçu. *L'automne...* La dernière fois, oui, c'était aussi l'automne.

Luol grimaça et se frotta le nez. L'approche de la cité avait-elle éveillé, puis ancré en lui la nostalgie ? Cette perspective l'irritait plus que tout. Chênaie n'était que le chef-lieu d'une baronnie avine, une de plus dans un vaste monde qu'il avait parcouru sans relâche pendant des années, d'abord avec son maître-Chanteur, puis seul.

Cela ne devrait avoir aucune importance. Cela ne devrait être qu'une mission parmi tant d'autres, et un moyen d'empocher un joli petit pactole. Luol n'avait pas cessé, depuis le début de son voyage, de sortir sa missive pour la contempler sans un mot, sans même l'ouvrir. Cette fois, il réfréna son réflexe.

Beaucoup de Chanteurs se seraient vantés d'une telle opportunité dans la taverne du coin, exhibant à la fois la lettre et la confortable avance. Lui n'était pas du genre à gaspiller son argent dans

une tournée générale. Le parchemin de qualité pesait lourd dans sa main ; moins que les souvenirs. Ces derniers en chassaient de plus récents, pleins de sang et de cris, mais n'en arrachaient pas moins un frisson fébrile à ses plumes. *J'aurais dû oublier. C'est ridicule.*

À l'époque, Luol n'atteignait même pas les épaules des passants ; les ailes serrées nerveusement dans son dos, il était surtout soucieux de ne bousculer personne. Il portait alors en lui les paroles de sa mère, déjà gravement malade, qui souhaitait tant à son fils, promis à un grand avenir, de trouver son propre nid. Luol grogna. Il essaya de fendre plus vite la foule clairsemée, avec une dignité hélas refusée par ses fripes. Il leur aurait fait si honte, à elle et à son maître-Chanteur...

Soudain, un jeune avin trop excité le heurta, malgré les rues assez larges pour les envergures les plus imposantes. Sur son passage, il bouscula également un balayeur occupé à ramasser, avant que

le vent ne les éparpille trop, les plumes perdues par les badauds. Ces parts d'eux-mêmes, morceaux intimes qui symbolisaient leur intégrité physique et morale, aussi légères que des feuilles, risquaient de nourrir les intentions lascives des plus présomptueux de leurs semblables.

Ses ailes plaquées dans son dos se crispèrent avec mauvaise humeur. Luol accéléra le pas. Ce gamin, pourtant, lui rappela un rire, une course effrénée dans les rues. Et ses plumes...

Pas cet or, Luol. Pense à l'or de ta mission. Seulement à celui-là.

Luol songeait à s'arrêter un instant pour reprendre son souffle lorsqu'il entendit un trille aigu. Son instinct l'emporta et le guida jusqu'à une impasse isolée. C'étaient les notes enjouées d'une Pépieuse entourée d'un petit public enthousiaste. Une semblable, sans aucun doute, même si les Chanteurs ne portaient pas d'insigne ; seulement leur voix. Et cette simple Pépieuse, Chanteuse de moindre envergure, ne cachait

en rien sa nature, s'en enorgueillissant presque dans la manière dont elle bombait le torse.

Luol dut se mordre la joue pour ne pas mêler son chant, éraillé, à celui de sa consœur, dont l'harmonie fit hideusement crisser sa jalousie. Sa gorge le gratta, asséchée par le voyage, mais aussi par la frustration. Chaque note s'échappant des lèvres de la Pépieuse accompagnait un peu plus en douceur le crépuscule. C'était beau.

— L'oiselle devait répondre à l'affront et prouver sa propre valeur, après que son amant avait pris tant de peur, fredonnait-elle. L'appel du ciel se voulait trop profond. Car les avins sont nés pour voler et chanter. C'est la Mère-Oiseau qui nous a créés ainsi. Nous ne pouvons pas échapper à notre nature, et la belle oiselle ne le pouvait pas non plus...

Ce n'était pas la foule hétéroclite des villes anciennes du sud, dans laquelle on trouvait de rarissimes coucous, d'empruntés palmés ou d'arrogants

nocturnes, néanmoins, les avins locaux étaient tout aussi réceptifs à la comp-tine. Des oisillons riaient des étincelles de joie que provoquait la Pépieuse. De grands gabarits, qui pouvaient voler des jours sans fatiguer, fermaient leurs paupières ; de plus petits, aux mouvements si brusques d'ordinaire, roucoulaient, et même un rapace, au port de tête si droit, gazouillait avec entrain.

Luol se méfia tout de même, instinctivement. S'ils se mettaient à entonner tous ensemble pour se joindre à la Pépieuse, ce serait peut-être une cacophonie, mais cela resterait harmonieux à sa manière. Peu importait. Le monde était Chant. Et tous les chants, qu'ils soient de Pépieurs ou de Hululeurs, pouvaient lui rendre hommage.

Enfin, presque tous.

Les notes se tarirent. Quelques avins applaudirent et se délestèrent de leurs pièces. D'autres roucoulèrent, enjôleurs. Prenant son temps pour savourer ces hommages, la Pépieuse finit de ramasser

son matériel, et Luol trouva la force de s'approcher prudemment.

— C'était un beau chant.

Luol grimaça aussitôt. *Cette voix*. Elle se tortillait, raclait contre les parois de sa gorge, indignée d'être réveillée de force. C'était un croassement pitoyable, un cri rauque. Mais le compliment se voulait sincère. La Pépieuse, un peu offusquée, loucha sur ses hardes, sa mise froissée, sa mine épuisée. La méfiance se dissipa lorsqu'elle prit conscience de leur fraternité, certainement grâce à ses mots grinçants. Luol essaya de ne pas laisser totalement transparaître sa nervosité. Les derniers Pépieurs qu'il avait croisés avaient pris beaucoup de plaisir à imiter son timbre. Cependant, une joyeuse étrangère saurait bien le renseigner, mieux que des citadins distraits.

Luol ne conservait aucune honte à s'être battu de toutes ses forces contre les sirènes. Juste des cicatrices, très fines et très douloureuses, et une voix qui ne s'en remettait pas tout à fait. De toute

manière, il n'avait jamais été célébré comme un compagnon très bavard, que ce soit en temps de guerre ou de paix.

Heureusement, la Pépieuse ne fit aucun commentaire. Pudeur, indifférence ? Peu importait, Luol était soulagé : il n'était pas sûr de pouvoir supporter des questions, des remarques, même innocentes. Surtout qu'elle n'avait manifestement pas enduré le moindre combat. On ne lui avait certainement jamais rien demandé de plus dangereux que d'animer les longues soirées d'hiver de seigneurs rapaces amorphes. Luol faillit ricaner d'amertume.

— Merci. C'est une sacrée aubaine, en ce moment, si vous voulez mon avis. Il faut en profiter. Cela dit, je m'arrête là pour aujourd'hui, avant que ma voix déraile.

Luol haussa un sourcil surpris alors que la Pépieuse gesticulait pour rassembler plus vite son paquetage. *Que raconte-t-elle ?* Devant l'hébétude de Luol, elle eut un petit roucoulement amusé. *Un peu*

moqueuse, finalement, cette Chanteuse.
Luol devait hélas s'en accommoder,
même agacé.

— Oh. Vous ne savez pas ? Vous venez
d'arriver, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas
du coin. Vos ailes sombres et votre teint
pâle vous trahissent.

Luol opina, même si ses plumes trem-
blèrent sous le regard vif.

— Une Poursuite se prépare pour l'un
des héritiers du palais. Toujours un bon
moyen de se faire de l'argent, si vous
voulez mon avis. L'insouciance rend nos
semblables plus généreux.

Oh. Une Poursuite. Luol se trouva
idiot. Cela expliquait la présence de la
Pépieuse, la nature même de son chant,
l'effervescence qui survivait à la fin de
la journée. Ces festivités célébraient
joyeusement l'union d'un couple dans
le ciel, au terme d'un jeu de course
effréné. Néanmoins, cela sonnait diffé-
remment pour Luol, qui se sentit un peu
mal à l'aise. Heureusement, la Pépieuse
était trop concentrée sur sa retraite pour

noter son trouble. Trop épuisé jusque là pour s'en être rendu compte, Luol remarqua enfin les rubans serpentant au bout des bras des passants près d'eux. Des visions issues de son enfance dansèrent dans son esprit, qu'il n'arriva pas à chasser. Froissements. Cris entre la panique et l'excitation. Des avins lancés en plein ciel. Bras tendus. Griffes affutées. Pupilles dilatées. Sur un même Poursuivi. Une seule proie.

C'étaient de vieilles fêtes, des traditions dépassées, bruyantes, fatigantes, comme toutes celles nées d'un certain impératif à une certaine époque. Toutes les baronnies n'en organisaient pas, surtout pour célébrer l'union de leurs plus prestigieux héritiers. Personne n'avait besoin de Poursuite quand le mariage était arrangé.

Avant, il fallait arracher les plumes du Poursuivi à pleines griffes pour prouver sa valeur, son agilité, et revendiquer l'être convoité avec force et violence. Du sang, de la chair, c'était mieux.

Cela flattait certains instincts enfouis, encore présents sous les vêtements soignés. Désormais, il suffisait de ramener le ruban noué au poignet du Poursuivi, dans un jeu plus inoffensif et symbolique. Mais pas moins horrifiant pour Luol. Il ne voulait pas qu'on le chasse. Il voulait qu'on ne lui subtilise ni bout de tissu, ni plume, ni rien. Car une fois le couple célébré uni dans le ciel, avins et avines profitaient des festivités pour se rapprocher à leur tour de l'être désiré, les yeux rivés sur un ruban plus ou moins innocemment attaché au bras. Les plumes de Luol s'en hérissaient d'appréhension.

— Mais vous n'êtes pas là pour ça, n'est-ce pas ? l'arracha à ses pensées la voix de sa consœur. Moi, je ne suis qu'une modeste Pépieuse. Alors que vous...

Son œil se plissa de curiosité. Luol resta stoïque. Le silence parlait pour lui : il racontait la guerre. Il ne savait pas ce que la Chanteuse pouvait distinguer de lui à travers son propre chant essentiel. À vrai dire, il comprenait à

peine lui-même pourquoi il était ici. On lui promettait de l'or, certes, mais il devinait aussi pertinemment que cela annonçait des ennuis. Si on le cherchait, ce n'était jamais par hasard. Encore moins si on le trouvait. C'étaient des efforts qui n'auguraient rien de bon. Luol était un Chanteur trop différent d'un simple Pépieur de rue, d'un Hulleur, et il facturait en conséquence. Son hésitation se fit un peu trop pesante pour la joviale Pépieuse.

— Pas causeur, hein ? gloussa-t-elle. Je comprends. Chacun ses secrets.

— Non, s'épuisa davantage la voix de Luol. Je dois me rendre au château. J'y suis mandé.

— Ils ont de gros moyens. C'est une belle opportunité.

Luol grogna un peu. Pas besoin de le lui rappeler. La Pépieuse prit alors un air conspirateur, qu'elle devait afficher lorsqu'elle échangeait des potins ou fredonnait une histoire pleine de trahisons à un public captivé.

— Il se prépare des choses, là-bas, j'en mettrais mon duvet au feu. Des choses sinistres. Méfiance.

— Je ne sais pas que chanter : je sais aussi voler. Et vite.

Sa voix le grattait de plus en plus furieusement, mais il n'avait pas pu s'empêcher de répondre.

— Je n'en doute pas, s'amusa-t-elle. Sinon, vous ne seriez plus là pour en témoigner. Mais même le plus agile des avins ne peut rien contre des griffes un peu trop aiguisées.

Luol resta silencieux. Il n'aimait pas la lueur faussement complice dans ses yeux.

— La Poursuite aura lieu au retour de la seigneuresse rapace, continua sa consœur. Cela laisse assez de temps pour les affaires !

— Est-ce la même lignée ?

Les mots, écorchés, murmurés, s'étaient échappés à son insu. Pourtant, il avait serré la mâchoire jusqu'à la sentir craquer.

— Je l'ignore. Je ne suis installée que depuis quelques jours. Vous êtes déjà venu ?

— Il y a longtemps, avoua-t-il d'un chuintement enroué.

— La ville doit avoir changé. C'est un bel endroit.

Il haussa des épaules. La voix épuisée resta au fond de sa gorge. Il ne parlerait plus.

— Je vais profiter comme il se doit des festivités. Les avines sont ravissantes. Pas question d'attraper un ruban ou une plume, mais elles ne sont pas toutes là pour trouver un avin avec qui convoler.

Luol se contenta de grogner. *Ravi de l'apprendre*. La Pépieuse parut un peu surprise. Toutefois, elle dut sentir son désintérêt, car elle n'évoqua pas plus les détails du reste de son séjour dans la ville.

— Bonne chance, l'ami. Soyez prudent.

« Ami ». Ce mot le crispa. Trop creux, trop fade. Luol plissa les paupières, mais n'ajouta rien quand la Pépieuse prit

congé, s'éloignant dans des ruelles plus étroites en sifflotant. Il s'esquiva à son tour, le chant de sa consœur et sa mise en garde s'attardant un peu dans son esprit. *Quelle idée, décidément, de venir jusqu'ici. Tu ne sais même pas si c'est la même baronnesse rapace qui règne sur la ville.* Ses ailes pesaient toujours et ne rêvaient à présent que d'un toilettage rigoureux. Elles s'agitèrent soudain à la pensée, si légère, d'une fuite effrénée. Devenir une petite tache dans le ciel crépusculaire et se fondre dans la nuit... Une idée aussi tentante que plaisante. Le soleil n'arracherait aucun reflet à ses plumes sombres, même dans sa somptueuse agonie mordorée.

Pourtant, faire demi-tour aurait été ridicule. *Grande maison, grande mission pour grand Chanteur, à la hauteur de votre réputation.* Les mots de la missive continuaient de le cajoler.

Soudain, des griffes frôlèrent ses côtes. Luol sursauta, prêt à déployer ses ailes, à se défendre, à se battre. Chanter,

vibrer, vivre et tuer. Cela ne tenait qu'à un instant, une seconde... Il s'adoucit à peine devant le jeune visage qui le scrutait avec confusion. Pas une sirène, évidemment. Sans lui demander son avis, l'avine aux plumes cuivrées, un grand panier calé sous son bras, noua un ruban pourpre à son poignet avec un soupçon d'autorité, puis un sourire timide. *Oh. Pour la Poursuite. D'accord.* Son cœur se calma. L'étoffe soyeuse tranchait cruellement avec les habits poussiéreux de Luol. La jeune avine s'esquiva à la recherche d'une autre proie lorsqu'elle comprit qu'il ne lui rendrait pas son sourire, déçue.

Si elle savait.

Luol contempla avec scepticisme le morceau de tissu.

Les avins sont nés pour voler et chanter. Les avins sont nés pour voler et...

Cela s'imposa de nouveau. Cela s'imposait toujours. Luol se renfroigna. Nœud à son poignet, nœud jumeau dans son estomac, jusqu'à ce qu'ils deviennent pierre. Il hésita presque à arracher l'accessoire,

mais se retint de justesse : il ne souhaitait pas se faire alpagner par un autre avin trop excité par les réjouissances à venir. Il ne doutait pas que les rapaces du palais comptaient sur ces festivités pour asseoir un peu plus leur pouvoir : les avins restaient attachés aux célébrations, surtout lorsqu'elles impliquaient de se dégourdir les ailes et de laisser éclater leurs instincts les mieux enfouis.

Son regard se porta naturellement vers la lourde bâtisse dominant la ville : une épine de pierre flanquée d'une multitude de tourelles acérées, qui paraissait défier le ciel. Sa destination. Enfin. *Elle n'a pas changé*, soupira-t-il intérieurement. Tout en hauteur pour le confort des seigneurs rapaces, elle leur permettait de s'envoler depuis les nombreuses passerelles et plateformes s'ouvrant dans le vide, tandis que les membres de la plèbe devaient éprouver les muscles de leurs ailes, quitte à frôler la terre et maculer le bout de leurs plumes. Il était trop fier, ce château, avec sa pierre mêlée

harmonieusement au verre des volières. Il hurlait d'orgueil, même, et pas besoin d'une oreille exercée au Chant du monde pour le percevoir. Car tous les êtres et choses existantes fredonnaient leur propre chanson, dans un silence secret. Cela pouvait chuchoter, rire, crier, que ce fût ciel, chair, vent ou pierre, Luol était toujours là pour entendre. À son grand regret, parfois.

À présent qu'il se tenait face à elles, les pierres ronronnaient leur arrogance dissonante d'avoir abrité tant de seigneurs rapaces. S'il avait pu, Luol serait resté loin de leurs griffes, de leurs regards hautains, d'un doré subtil. Mais la missive comportait des arguments de poids, dont une coquette avance qui justifiait à elle seule qu'il vienne en personne découvrir de quoi il retournait. Le reste concernait son ego, sans doute... Toutefois, la prudence s'imposait, maintenant plus que jamais.

Après tout, Luol n'était pas uniquement un Chanteur qui réparait les maux :

il pouvait aussi réveiller les tempêtes. Percer les tympanes, broyer les os, écraser les cœurs. Ses ailes se déployèrent malgré elles.

— Par la Mère-Oiseau, attention, avec vos appendices ! Vous risquez d'éborgner quelqu'un et, de surcroît, un fort joli minois, me suis-je laissé dire.

Perturbé, Luol cligna vivement des paupières et dévisagea sa pauvre victime qui, par chance, se contentait de l'observer avec une expression faussement indignée.

Victime, c'est vite dit. Luol replia ses « appendices » sans même rougir, le menton relevé. C'était un rapace à la peau noire ; de rang élevé, qui plus est, à en juger par sa mise impeccable et les fils d'ortisés dans ses tresses plaquées. Son sourire affable trahissait la confiance en soi de ces êtres qui ont conscience de n'être menacés par rien ni personne. Il le surplombait sans peine, même si Luol avait déjà dû tordre le cou bien plus haut pour dévisager certains de ses congénères.

Soudain, l'œil doré, dur et moqueur du rapace fondit alors qu'il le contemplait. Lui, sombre de pied en cap, n'avait pourtant rien d'une flamme vive capable de liquéfier un tel regard. Luol s'apprêtait à en profiter pour riposter, mais il dut lui aussi écarquiller les yeux. Cela aurait pu être une erreur fatale, tant l'orgueil des rapaces se voulait mal placé – souvent au bout de leurs griffes acérées –, mais il ne put s'en empêcher, à l'image de ces nocturnes qui tombaient amoureux de la lune.

Venir ici allait me condamner. Je le savais.

Car il avait vu ses ailes. Ses ailes dorées.

L'automne était là. Il rentrait un peu chez lui, finalement.

Dans cette ville, cela bruissait de bruns chauds, de cuivrés tapageurs, de bronzes délicats. Mais le doré n'appartenait qu'à *lui*. En partant, des années auparavant, Luol n'avait pu emporter cet éclat que dans sa mémoire, n'ayant même

pas osé demander une plume. Il réveillait en lui une inclination étrange, une torsion qui s'épanouissait dans sa poitrine : le contraire d'un instinct de fuite. *Pas une Poursuite. Ne rien arracher, surtout pas.*

Vite, vite, Luol se raccrocha à ce qu'il pouvait pour éloigner cette fascination malvenue : l'agacement. Il était là, facile à saisir : celui de s'être laissé approcher par un arrogant rapace. *Arrogant rapace ? Non.* Le passé se confondait avec le présent, le déformait. Il s'en souvenait, oui : un sourire, des ailes... Mais à présent ? Luol le reconnaissait, pourtant, il ne le connaissait plus.

Oh ! qui crois-tu tromper ? Tu savais qu'il serait ici. C'est l'héritier des Dombredambre. Il ne pouvait pas en être autrement. Et visiblement, il n'est pas parti consolider une alliance, ailleurs, très loin, juste pour te faire plaisir.

Son vis-à-vis fouillait ses traits du regard, les sourcils froncés. Luol ne pouvait pas vraiment s'esquiver, même si la fuite taquina le bout de ses ailes.

Le rapace cherchait, il creusait dans sa mémoire, comme ces avins sur le champ de bataille sondant l'horizon embrumé.

Et il trouva. Bien sûr. Ces oiseaux de malheur distinguaient tout, et de loin, avec leur vue perçante.

— Luol ? C'est bien toi ? Oh, par la Mère, quel hasard !

Le cœur du concerné eut un battement plus sourd que tous les autres. Il n'osa pas sourire, même si la voix montait dans des aigus particulièrement enjoués ; la même voix, malgré les années. Il opina en tremblant. Le nom se chuchota avec chaleur : *Arden Dombredambre*, l'ainé de la famille seigneuriale. Il se le rappelait très bien, tout comme les chuchotis, les confidences, les fruits dérobés à la cuisine. Arden savait déjà voler à l'époque, et Luol l'avait observé avec fascination, un peu apaisé dans sa tristesse de ne plus être avec ses parents. Arden aurait aimé voyager. Il le répétait, mais il connaissait son devoir : il était un noble rapace. Luol, lui, était un Chanteur.

À ce moment-là, pourtant, ils étaient aussi de simples oiselets qui aimaient déambuler dans les jardins et rêver sous les étoiles.

Luol esquissa presque un sourire nostalgique, qui n'atteignit pas ses yeux. Arden poussa un trille déçu devant son silence.

—Tu ne te souviens pas de moi ? Arden. Dombredambre. Tu accompagnais un maitre-Chanteur en voyage, une vieille chouette acariâtre. Je t'avais fait visiter le château. Vous étiez restés quelques mois. Je ne pensais pas te revoir un jour.

L'excitation dans sa voix perturba Luol. C'était celle d'un oisillon, intacte en dépit des années. Le fantôme doré de la ville se solidifiait en ce rapace, mais détruisait le songe en devenant quelque chose de trop concret, de trop grand, de trop brillant. Luol retrouva un instant cet ami d'autrefois pour le perdre aussitôt. Perturbé, il accrocha son regard aux pierres, dures, froides malgré une

journée à se nourrir du soleil. C'était son seul espoir pour ne pas être ébloui.

— Je peux comprendre ton trouble, fit soudain Arden. Belle bâtisse, n'est-ce pas ? Toujours la même. Et je suis toujours l'héritier de ce tas de cailloux. Un jour, sans doute...

Arden n'avait jamais aimé le château. Lui non plus. Trop grand, trop glacial ; c'était pour cela qu'ils préféraient s'esquiver dans les rues de la ville. Néanmoins, le rapace ne l'observait plus. C'était un bref répit, et Luol put respirer un peu.

Malgré son ton léger, son vis-à-vis plissait des yeux vers les murs assombris. Le soleil leur donnait une teinte féroce, que Luol ne se rappelait pas. L'expression d'Arden finit par s'adoucir de nouveau lorsqu'il contempla Luol, qui, par stupide fierté, peut-être écho des pierres, ne baissa pas la tête. Et soudain, la fatigue le submergea. Ses ailes s'agitèrent avec nervosité. Elles paraissaient fasciner le rapace, malgré leur banale noirceur. Peut-être ce dernier cherchait-il

des souvenirs cachés entre les rémiges ? Qu'avait-il été pour lui, dans le fond ? Un ami, une distraction dans sa vie châteline ennuyeuse ? N'était-il encore qu'une sympathique parenthèse en ce jour déclinant ? Il se sentit petit dans les yeux scrutateurs, mais pas insignifiant. Pourtant, il connaissait bien les nobles et leurs manières hautaines.

— Luol, tu fais peine à voir, s'inquiéta soudain le rapace. Tu parais à bout de vol.

Tu n'as pas idée. Il avait l'impression d'être écrasé au sol. Elles fatiguaient tellement, ses pauvres ailes, tellement... après tous ces voyages. Il s'en rendait compte plus que jamais. Arden se baissa alors, sans agressivité, comme s'il ne voulait pas l'effrayer. Étonnant pour un rapace, qui ne s'embarrassait d'ordinaire guère de telles manières. Son regard hésita, perdu. Tant mieux. Finalement, il parut essayer de reprendre une contenance toute prédatrice, même si une lueur troublée hantait sa pupille.

— Que fais-tu ici ? Tu es là pour la Poursuite ?

Luol réalisa qu'Arden, malgré sa qualité de noble, ne connaissait pas la raison de sa présence. *L'or. Pense à cet or-là. Le vrai. Celui qui reposera dans ta main.*

Celui qui restera.

— Je suis là pour affaires, avança-t-il avec prudence, et ses premiers mots, si rêches, lui parurent affreusement décevants.

Les yeux d'Arden s'éclairèrent pourtant. Luol ravala une grimace. Sa voix semblait venir droit du champ de bataille. Il ne voulait pas penser à quel point elle pouvait avoir changé. Déformée, brisée, laide, elle trahissait à quel point le temps avait cruellement passé.

— Je me doute que tu n'es pas revenu ici pour moi. C'était il y a si longtemps... Je devine que tu n'as pas songé à cet endroit depuis un moment. Tu as dû en voir, du pays. Des avins si différents. Chênaie doit faire pâle figure comparée au reste du monde.

Pas que des avins. Des sirènes, aussi, et de bien trop près. Mais Luol se garda bien de répondre : ses cauchemars se tenaient en embuscade.

— Par la Mère ! Je vois ça comme un présage. Nous avons du temps à rattraper. J'étais supposé... mais peu importe ! Il ne faut pas entraver le Chant même de la Mère. Allons fêter ça !

Allons fêter la cruauté de la Mère, oui. Elle avait enfoncé ses serres dans sa chair et ne comptait pas le lâcher de sitôt. Le regard de Luol se promena encore un peu dans les mouchetures alors qu'il réfléchissait vite, aussi vite que ses ailes battaient les soirs de tempête pour le mettre à l'abri. Il pouvait s'esquiver. D'un saut, il aurait pu s'envoler. Ce serait un affront, certes, mais il y survivrait. Cependant, malgré l'expression déterminée d'Arden, il n'avait pas l'impression d'être une proie.

La gorge sèche, Luol opina finalement, et le visage d'Arden s'illumina. Les plumes dorées se gonflèrent avec

une joie qu'il ne comprit pas. Avant de pouvoir pépier quelque chose, n'importe quoi, Luol se retrouva entraîné dans les ruelles de la ville.

À suivre